

Brigitte Kernel
Fais-moi oublier

roman

A portrait of the author, Brigitte Kernel, with short, wavy blonde hair, wearing a dark top, set against a dark purple background.

**« QUE DEVIENT
LE DÉSIR
QUAND UN DRAME
SURVIENT ? »**

Flammarion

Extrait de la publication

Fais-moi oublier

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Une journée dans la vie d'Annie Moore, Presses de la Renaissance, 1993, Prix Paul Guth du premier roman.

Un animal à vif, Le Masque, 2001.

Autobiographie d'une tueuse, Flammarion, 2002.

Tout sur elle, Flammarion, 2003.

Ma psy, mon amant, Belfond, 2004.

Les Falaises du crime, Flammarion, 2005.

NOUVELLES

Exquis Cadavres, vol 1, Librio, 2001.

Exquis Cadavres, vol 2, Librio, 2002.

BIOGRAPHIES

Michel Jonasz, Seghers, 1985.

Véronique Sanson, Seghers, 1993.

Louis Chedid, Seghers, 2005.

ENTRETIENS

Un été d'écrivains, vol 1, Librio, 2002.

Fan attitude, Librio, 2002.

Mes étés d'écrivains, vol 2, Belfond, 2003.

Andrée Chedid, Entre Nil et Seine, Belfond, 2006.

Brigitte Kernel

Fais-moi oublier

roman

Flammarion

© Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0812-0804-9

À J et M.

Pour Corine.

« Les curés, tant des villes que des campagnes, sont priés d'avertir le peuple que les éclipses n'ont aucune influence ni morale, ni physique : qu'elles ne présagent et ne produisent ni stérilité, ni contagion, ni guerre, ni accident funeste, et que ce sont des suites nécessaires du mouvement des corps célestes, aussi naturelles que le lever ou le coucher du soleil et de la lune. »

Gazette de France,
en prévision de l'éclipse du 1^{er} avril 1764.

PREMIER TEMPS

Léa, Louise et nous

1.

Léa est tombée de ce pont. Comment tout cela a-t-il commencé ?

Nous venions de dîner, quatre amis, un lundi, en août. Nous avons bu, ri ensemble, sur la terrasse, nous parlions de tout, de rien, du chat roux qui s'était installé en face, sur un toit, dans le dernier reflet du coucher de soleil et qui semblait nous épier, de ce reportage que nous avons tous vu sur les femmes sibériennes, comme si nous n'avions pas autre chose à faire ce week-end que regarder la télévision. Nous avons évoqué l'actualité, le voile en France. Louise aimait parler actu. C'était la veille de son départ pour le Moyen-Orient, elle avait repris du poulet massala en parlant du régime qu'elle ferait en rentrant. Elle n'était pas inconsciente, n'ignorait pas qu'elle partait en pleine guerre, elle le disait, je ne suis pas une tête brûlée, bien sûr il y a eu des journalistes tués, je le sais, mais il ne faut pas imaginer que

ça arrive tout le temps, les journalistes ne sont pas des soldats qui vont au front ! Enfin quoi il ne faut pas paniquer, sinon personne ne traite plus de l'actualité !

Ses yeux s'affolaient dans la pénombre. Olivier s'est levé, a placé des petites bougies rondes dans les deux photophores rouges que Louise et Léa venaient de nous offrir. Un vent frais s'insinuait. Louise se massait la nuque en parlant. Ce conflit, elle voulait y aller, témoigner. Pas question de rester à Paris. S'y rendre, c'était important, pour l'info. Informer les auditeurs de sa radio, dire au jour le jour ce qui se passait là-bas, sa profession, sa mission, et puis, c'était peut-être le début d'une Troisième Guerre mondiale, qui sait ? Il faut en parler, la parole médiatisée arrête parfois la machine... Enfin, je l'espère.

Léa l'écoutait, hochait la tête, murmurait, vivre avec un grand reporter n'est pas toujours aisé, ça me fait quand même un peu peur quand elle rejoint un pays comme celui-là, mais c'est son métier, hein Louise, mon amour, c'est ton métier ! Elles se sont embrassées, furtivement. Je n'avais jamais vu deux filles s'embrasser, avec la langue. Était-ce vraiment agréable ?

Puis Léa a expliqué, elle, ce n'était pas son truc la guerre, la politique internationale. Ses sujets de prédilection, ceux qu'elle maîtrisait le mieux, concernaient la condition des femmes dans le monde,

partout, sur n'importe quel continent. Elle allait d'ailleurs en Jordanie dans deux mois, « faire du son » chez les Bédouines ; des femmes qui travaillaient pour l'association de la reine Noor. Elle a tendu son menton vers le ciel, une mèche de cheveux a glissé sur la droite, découvrant la totalité de son front, c'est incroyable le nombre d'étoiles, regardez le ciel !

C'était l'été, l'été parisien et ses fontaines dans lesquelles nous n'osions pas nous plonger.

Nous avions tous envie d'entrer dans nos vêtements légers, ces tenues achetées en solde dès juillet. Olivier était dans une période lin, chemises et pantalons. Ce lin vert d'eau, lin indigo, lin aux couleurs décalées, ça lui allait bien. J'adorais les choix d'Olivier en matière de lin, ils m'émuvaient parce qu'ils lui ressemblaient, juste sur le fil du classique, *borderline* comme il disait. Ses pantalons... Il les nommait « chocolat au lait », « caramel salé », « beurre frais ». J'adorais caresser ses cuisses et ses avant-bras lorsque le lin flottait, froissé, tout contre sa peau. Sensation forte. Il n'est pas besoin de faire beaucoup l'amour quand on s'aime vraiment. J'en étais persuadée. Nos dimanches sur ou sous la couette jusqu'à l'extase, yeux dans les yeux, trempés de plaisir, ces promesses « toujours, à la vie, à la mort » paraissaient nous réussir. J'avais lu dans un magazine que l'habitude dans l'acte amoureux tuait l'amour. Je n'y croyais pas. Nous étions plus forts et

comme ils étaient bons nos rituels, ces dimanches après onze heures qui, ponctués par un bain parfumé aux huiles essentielles, nous mélangeaient.

Le poulet massala a refroidi. Personne n'a pris de dessert. Nous pensions tous à notre ligne. On a parlé du printemps qui nous avait découverts bricoleurs. Olivier et moi avons installé cette terrasse sauvage sur le toit. Des travaux d'une semaine et demie qui nous avaient révélés plus habiles que nous ne l'imaginions. Nous sommes revenus sur cette période, ce mois d'avril déjà chaud où Louise et Léa s'étaient enfin décidées à vivre ensemble. Léa riait. Ses mains dans la nuit dessinaient son euphorie. Ses mots se télescopaient. Elle parlait vite, s'amusait du fait que Léa et Louise rime avec Thelma et Louise, vous savez que c'est mon film culte ? Il ne faudrait pas que ça finisse de la même manière.

Elle a bu cul sec un demi-verre de blanc. L'alcool frappait nos tempes, nous avions soudain chaud. Nous nous amusions de rien, de tout, de ce supermarché qui diffusait dans ses haut-parleurs des cris de mouettes au rayon « poisson », et des bourdonnements d'abeilles au rayon « fruits et légumes », de cette fille, notre ancienne voisine qui travaillait autrefois au Crazy Horse, elle était devenue la présidente de l'association des collectionneurs de cochons ; cochons jouets d'enfants, cochons en céramique ou en métal venus de tous pays.

Louise a ébroué ses longs cheveux blonds d'un mouvement de nuque. Dans la lumière des photophores, sa chevelure ondulée paraissait plus épaisse. Elle ne nous écoutait plus, elle a soupiré, comme lasse, lasse mais sereine, et ses mots ressemblaient aux paroles d'une chanson, on a vécu un beau printemps, Léa et moi ; un beau déménagement ; les cerisiers perdaient leurs pétales dans les rues ; c'était superbe ce sol parisien recouvert par endroits de pétales roses, comme des tapis ; et nous sommes déjà mi-août, déjà...

*Paris au mois d'août,
Il n'y avait plus de fleurs de cerisier,
Plus grand monde sous les arbres.*

Plus grand monde dans les rues de la capitale, sauf nous, nous quatre, Louise et Léa, ce couple nouveau, et Olivier et moi dans notre huitième millésime. Mon chien était mort d'un œdème pulmonaire un an plus tôt, la date anniversaire approchait, 31 août. J'étais moins triste, chacun évitait de m'en parler. Ça m'avait fait étrangement souffrir de perdre mon labrador.

L'été à Paris a toujours été pour moi une gourmandise. Travailler en août, un régal ! Personne dans les rues, la vie à vélo. On m'avait confié une belle tranche de travail à la radio : minuit-quatre heures,

un roman à lire en direct, mis en ondes par un réalisateur que j'aimais bien, Charles. Lectrice, c'est sympa comme boulot. C'est simple, un plaisir que de se balancer dans les textes des autres, leur donner encore plus de relief par le ton, par le style de votre voix, la particularité de vos intonations, de votre débit. Un métier. Un beau métier. Je lisais. Pour cent cinquante mille auditeurs, au dernier sondage. Je revois le regard du directeur des programmes alors qu'il commentait mes résultats. Bien, beau score, continuez comme ça, faites encore monter l'audience. Merci, merci, oui, je vais essayer monsieur. Je ne lui avais évidemment pas dit que si le Chanteur prenait mes chansons, je lâcherais ce job, trop envie de passer mes soirées avec Olivier. Nous étions décalés. Il dormait quand je rentrais, se levait alors que j'étais en plein sommeil. Lire. Douze ans de lecture radiophonique. Sans aucune lassitude, toujours avec gourmandise. Ça allait de *Bel Ami* ou du *Horla* de Maupassant, à Marie Nimier, *La Caresse*, Fred Vargas, *L'Homme à l'envers* en passant par Flaubert, Dumas, Modiano. Modiano, celui qui faisait généralement monter l'audience.

Ce soir-là, dans ce dernier été avant le nouveau millénaire, on parla finalement peu de boulot. Nous avons surfé de l'actualité mondiale à l'absence des Rita Mitsouko, attendus depuis si longtemps qu'on ne les attendait plus. Nous nous sommes souvenus de chansons, de celles que l'on n'oublie jamais, elles

ont marqué notre adolescence. Je n'ai pas osé dire à Louise et Léa que j'écrivais pour le Chanteur, il m'avait commandé trois textes. Superstitieuse, je préférais garder le secret. Rien n'était fait. J'avais peur du jugement, du manque d'entrain des autres. On vous respecte, on dit oui à votre travail d'auteur si vous êtes chanté, joué, publié, reconnu, mais si cela reste une recherche de vous à vous et que vous ne trouvez pas de porte-voix, alors on vous classe du côté des amateurs.

Olivier s'est enthousiasmé en évoquant le cinéma bollywoodien. Il venait de le découvrir, son journal lui avait commandé un dossier sur les stars des studios de Bombay. Il était enchanté, j'adore, c'est Dallas parfumé aux fleurs, aux danses et aux saris, c'est kitsch, j'aime le super-kitsch, pas vous ? Louise n'en avait jamais vu. Olivier a promis, quand tu rentres Louise, on organise une soirée Bollywood à la maison, j'ai des cassettes extraordinaires, entracte et encas comme cela se fait en Inde ! Léa a applaudi, c'est super, ça marche ! Louise hochait la tête à la verticale, polie, elle remerciait, oui, bien sûr, c'est sympa comme idée Olivier. Était-elle vraiment heureuse d'imaginer passer une soirée devant la télé et le magnétoscope, au cœur de ce monde rose et bleu indigo brodé de fils d'or ? Sans doute eût-elle préféré regarder un film de la veine de Satyajit Ray, pas un Bollywood...

N° d'édition : L.01ELKN000150.N001
Dépôt légal : janvier 2008